

1^{er} Juin.

NON POLITIQUE

1856. — N° 2

10
centimes.

10
centimes

ABONNEMENT
2 numéros p. mois.
(Paris)
2 fr. 50 c. par an.
1 fr. 50 c. p. 6 m.

ABONNEMENT
2 numéros p. mois.
(Province)
3 fr. par an.
2 fr. pour 6 mois.

LES BUREAUX
ouvrent
à 3 heures 1/2.

LES BUREAUX
ferment
à 4 heures.



LA

Milton ayant perdu la vue à la fin de ses jours, se fit faire une balançoire pour se distraire. (*Hommes illustres.*)

BALANÇOIRE POUR TOUS

Paraissant et disparaissant à volonté.



Propriétaire-rédacteur en chef :
BROCARD DE MEUVY fils.

ON S'ABONNE
au bureau de la rédaction
15, rue Neuve-Bréda.

Secrétaire de la rédaction ;
OSCAR DE POLI.

Nous publierons prochainement :

Les Littérateurs très-chic

N. 1. — LOUIS VÉRON.

et les Critiques bénins

N. 1. — EUGÈNE DE MIRECOURT.

Mon cher Oscar,

Amédée ayant quitté Paris, je viens t'offrir sa place dans la *Balançoire*, et j'espère que tu l'accepteras, au nom de notre bonne amitié.

Tout à toi,

BROCARD DE MEUVY.

Tu as bien fait, mon joyeux Edouard, de compter sur moi pour le remplaçant que tu désirais.

Malgré le titre assez léger de ta nouvelle publication, je serai franchement heureux de me placer parfois sur la *Balançoire*, avec d'autant plus de plaisir, que mon propre poids, quoique faible, pourra cependant contribuer à la rendre un peu moins... légère.

Tu le sais, d'ailleurs, comme moi; l'esprit est un arc-en-ciel, il est de toutes les couleurs. Tu voudras donc bien me permettre assez souvent de garder mon sérieux au sein de tes désopilantes facéties.

Ton tout dévoué,

OSCAR DE POLI.

MONSIEUR DE CANCALE.

C'était au cercle : Oscar et moi nous buvions à petites gorgées un grog américain, quant tout à coup un de ces mollusques littéraires, natif de Cancale, et connu comme le loup blanc, vint s'asseoir auprès de nous, qu'il ne connaissait point, et se mêler à notre conversation, — puis la *Balançoire pour tous* ayant frappé son orbite, il se mit à la parcourir, besicles sur le nez. —

— Ah! messieurs, nous dit-il, quel toupet! ce M. de Meuvy qui traite le public de jobard et de crétin!

Mais voyez donc, à peine s'il sait sa langue! qu'est-ce que cela signifie: je suis d'une nature *rupinodoscopinambolle!*

Rupinodoscopinambolle! cet adjectif ne doit pas exister dans le Dictionnaire de l'Académie!

— Si fait, monsieur, si fait, il existe, dit mon ami.

— Du moment que vous me l'assurez, je le crois, répliqua courtoisement M. de Cancale; mais c'est égal, cette expression est ampoulée et convient mieux au style grandiose qu'au genre badin.

— Vous raisonnez comme un docteur, dis-je à mon tour.

M. de Cancale parut flatté d'avoir mon approbation et continua :

— Le baptême de la *Balançoire!* quel devergondage! Ecoutez : « Son vêtement tomba, une tunique fine et soyeuse faisait ressortir le fantastique de ses formes! » — Ma pudeur

me défend d'aller plus loin, ce M. Maillard est un polisson!

— J'en ai peur, répondis-je.

— Je me garderai bien d'acheter ce journal! poursuivit notre interlocuteur, ma femme et ma fille seraient scandalisées si je laissais s'introduire chez elles de semblables crudités!

A la bonne heure le *Journal des Demoiselles!*

Voilà un journal comme il faut et pas méchant du tout.

— C'est vrai, fit Oscar.

De Cancale, arrivé aux *Balançoires*, s'écria :

— Ça lui va bien au rédacteur de critiquer la littérature à 5 centimes. La littérature à 5 centimes a des charmes pour moi. — J'aime les contes de revenants, je raffole des histoires de loups-garous!

C'est triste, parfois, j'en demeure d'accord; mais ce n'est pas cher, ça vaut bien un sou!

— Nous sommes de votre avis.

De Cancale poursuivit avec une ardeur nouvelle.

— Bon! voilà qu'il attaque M. de Mirecourt, à présent!

(Lisant.) « L'impartialité d'Eugène de Mirecourt, balançoire! »

— C'est trop fort! Comment peut-on mettre en doute l'impartialité de notre grand critique, le seul biographe consciencieux que nous ayons!

Autre indignité : « L'horreur de Grassot pour l'esprit devin, balançoire! »

Vraiment, on ne respecte plus rien aujourd'hui! Hier, on ignorait encore que Grassot eût cette funeste passion, et maintenant le voilà déshonoré! Pauvre Grassot!

Ici, Oscar et moi, nous éclatâmes de rire au nez de Cancale, et celui-ci nous regarda d'un air stupéfait.

— Monsieur, lui dis-je en me levant, je vous présente M. Oscar de Poli, mon collaborateur, et moi, ajouta Oscar, le rédacteur en chef de la *Balançoire*, M. Brocard de Meuvy.

A ces mots, de Cancale perdit toute contenance, murmura une réponse inintelligible et se précipita vers la porte.

Peut-être court-il encore!

BROCARD DE MEUVY fils.

CHRONIQUE.

Le vent est à la Bourse : c'est à qui se fera écraser pour pouvoir ouïr et fêter les hémistiches d'un immortel. Notre critique sur cette œuvre éminemment morale arrive un peu tard, il est vrai; mais souvenez-vous de certain proverbe : — Mieux vaut, etc. : — et vous comprendrez si je vous mets sous les yeux ce fragment d'une lettre de notre collaborateur Albert de Rochepold :

«... Asmodée peut dire s'il parut oncques, sous le dôme azuré, balançoire plus abra-cadabrante que la dernière comédie de M. Ponsard. Voici d'ailleurs le seul compte-rendu que je puisse m'en permettre : Le villageois Dubois a balancé son hameau pour la Bourse. — Pierre en fait autant. — Le père Bernard balance Léon Desroches parce qu'il n'a pas assez dans sa bourse. — Le même père balance le comte de la Môle parce qu'il rit trop... peu. — Le crésus Simonet balance un duc de Mortagne. — Pierre balance son maître pour jouer à la Bourse. — Camille balance son cousin Reynold. — Le père Bernard, sa fille et sa bonne, balancent leur campagne pour Paris, ou le père joue à la Bourse. — Madame Julie d'Argent-tal voudrait faire rebalancer Léon parce qu'il joue à la Bourse. — Pierre balance sa future parce qu'il a gagné à la Bourse. — Camille fait jurer à Léon de balancer la Bourse. — Léon balance son serment. — Le valet Dubois balance son maître parce qu'il a gagné à la Bourse. — Une jeune éhontée, Estelle, balance un petit Alfred pour le Dubois. — Toute la fortune de Léon, tout ce qu'a gagné Pierre et 100,000 fr. au Bernard sont balancés à la Bourse. — Camille balance Léon qui a encore joué à la Bourse. — Léon va balancer son existence, — mais Reynold lui débite en 24 vers une ébouriffante balançoire, — ce qui fait que Léon balance son projet de suicide. — Au moment où l'hymen va unir Camille à Reynold, on le balance, ou plutôt Reynold se balance lui-même pour faire place à son rival, qui jure sa parole d'honneur (espérons qu'il la balancera bien une seconde fois, de ne plus jouer à... »

«La Bourse obtient pourtant un colossal succès! Allez, allez vous donner des ampoules à force d'applaudir M. Ponsard, spectateurs honneuretargentifiés, qui ne comprenez pas qu'il bafoue à son aise votre stolidité béotienne, votre mastadontal crétinisme... »

Sans partager l'appréciation de M. de Rochepold, nous trouvons pourtant qu'on fait

pour la Bourse plus de bruit qu'elle n'en mérite réellement. On y entend, par intervalles, des tirades splendides; des vers magnifiques..... malheureusement suivis de chutes incroyables. Et puis c'est toujours ce manque absolu d'intrigue qui caractérise les œuvres de M. Ponsard. Somme toute, à notre avis, l'auteur de la Bourse en pourra retirer beaucoup d'argent, mais fort peu d'honneur.

L'autre soir, nous nous trouvions à la brasserie de la rue des Martyrs, placés non loin d'un club de réalistes qui se rassasiaient de la lecture de nombre de journaux qu'ils disséquaient d'une héroïque façon. L'un de ces messieurs dévorait *Figaro*; arrivé à l'endroit où le barbier a consacré quelques lignes à la *Balançoire*, il s'écria d'une voix abîmée : Tas de navets! va!... Nous l'avouons, nous ignorions que les réalistes eussent une richesse de style aussi potagère!.. Où les navets vont-ils se nicher, bon Dieu! J'avais cru jusqu'ici qu'on laissait le monopole de telles expressions aux hôtes de la rue Traversine : *Errare humanum est!*

A l'instar de M. A. D., de *l'Effronté*, M. Gourdon de Genouillac a voulu fonder une lacune, et le succès a couronné sa louable entreprise. Un *Journal des Employés* manquait véritablement; nous félicitons M. de Genouillac d'une institution qui prouve autant en faveur de l'écrivain qu'en faveur de l'homme. L'esprit ne fait pas défaut à cette charmante feuille; disons tout bas que M. le rédacteur en chef devrait bien s'adjoindre un correcteur plus orthographe.

Notre ami, Brocard de Meuvy, a l'intention de fonder d'ici peu, non pas une lacune, mais un journal historique et littéraire, le *Blason Européen*, destiné à la biographie des grands hommes et à l'histoire des grandes familles de l'Europe.

Terminons en vous annonçant la renaissance prochaine d'un petit journal qui mourut jadis d'une indigestion, le *Glaneur universel*; nos confrères de la province, qui l'avaient si sympathiquement accueilli, voudront bien ne pas oublier que le *Glaneur*, par le seul fait de sa résurrection, leur redemandera appui et cordialité.

Le rédacteur-gérant désormais sera notre ami Brocard de Meuvy, et le rédacteur en chef demeure, et avec la grâce de Dieu demeurera,

OSCAR DE POLI.

LE CURÉ ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Un fait assez plaisant vient d'avoir lieu dans la commune de V... Après la première communion des enfants, il est d'usage, dans plusieurs diocèses, que les parents se cotisent entre eux pour offrir un modeste cadeau au prêtre qui les a préparés à cet acte important de la vie religieuse. M. Martin, instituteur de V..., avait été chargé par les familles de ses élèves de s'enquérir, près de la nièce de M. le curé, de l'objet qui serait le plus agréable à celui-ci, de l'acheter et d'en faire hommage, en leur nom, à ce digne ecclésiastique.

Or donc, un certain jour, M. Martin, informé de l'absence de M. le curé, se rendit au presbytère pour y remplir discrètement la mission qui lui avait été confiée.

Après avoir souri gracieusement à l'ou-

verture qui lui était faite, la nièce du curé, Mlle Geneviève, finit par avouer qu'elle savait bien ce qui causerait le plus de plaisir à son oncle.

« Tous les jours, dit-elle à M. Martin, M. le curé me répète : — Ah! Geneviève! si j'étais riche! Ah! si j'étais riche, je me donnerais un beau *Voltaire!* »

— Un *Voltaire!*... s'écria l'instituteur étonné.

— Oni, un beau *Voltaire*, reprit Geneviève : « Combien j'aimerais, en hiver, au coin d'un bon feu, à y faire commodément une lecture pieuse!! »

— Une lecture pieuse dans un *Voltaire!* dit Martin au comble de la surprise.

— Oui vraiment, répliqua Geneviève : je puis vous assurer que, par cette acquisition, vous aurez mis le comble à ses désirs.

— Comment! se disait Martin, comment! c'est M. le curé qui demande un *Voltaire!* lui, qui prêche avec tant de véhémence contre les œuvres de ce philosophe. Après tout, s'il le désire tant, c'est sans doute afin de pouvoir mieux le réfuter. Mais ces lectures pieuses dans un ouvrage condamné au feu!! Comment arranger tout cela. Il n'y a donc pas tant de mal dans ce M. de *Voltaire*, qu'il veut bien le dire. Je ne l'ai jamais lu, mais je le lirai. Enfin, puisque c'est la volonté de M. le curé, que sa volonté soit faite.»

Là-dessus, M. Martin part pour la ville et achète chez un libraire la plus belle édition de *Voltaire* qu'il peut rencontrer. De retour dans son village, il s'empresse de la faire porter chez M. le curé. Celui-ci était entouré de ses confrères, quand l'envoi de M. Martin lui fut remis.

A l'ouverture de la caisse, après avoir lu le titre de l'ouvrage, M. le curé jette un cri d'effroi qui est répété en chœur par les assistants :

— Les œuvres de *Voltaire* chez moi!... Et c'est Martin qui me les envoie! Messieurs, j'avais toujours pensé que ce drôle était un adepte de l'infâme. Qu'on aille me chercher Martin.

Le pauvre maître d'école, impatient de recevoir les remerciements de M. le curé, s'empresse de se rendre à son invitation. Joyeux et satisfait, il comparait devant le noir aéropage.

— Quoi! lui dit le curé, c'est vous qui avez osé m'offrir un pareil ouvrage, monsieur!! Vous avez voulu m'insulter, monsieur!!

L'instituteur, consterné, ne put articuler une parole, sous les regards menaçants des prêtres qui l'entouraient.

— Monsieur Martin, depuis longtemps vous chantez faux et je provoquerai votre révocation.

Alors les confrères de M. le curé défilèrent successivement devant l'instituteur en lui lançant d'une voix sinistre cette terrible apostrophe : *Voltaire!*!! *Voltaire!*!! *Voltaire!*!!

— Arrêtez! s'écria Martin : Mlle Geneviève m'a conseillé d'acheter un *Voltaire*, en m'affirmant qu'il vous serait agréable de le posséder!

Geneviève entre sur ces entrefaites :

— Moi! dit-elle avec colère : je vous ai parlé d'un *Voltaire* pour s'asseoir dessus!! d'un *Voltaire-fauteuil!*

On peut juger de l'hilarité qu'excita cette révélation. Les bons ecclésiastiques riaient

à se tenir les côtes. M. Martin, pâle comme un mort, ouvrait des yeux effrayants. M. le curé eut toutes les peines du monde à le rassurer; il lui prit les mains, le remercia de ses bonnes intentions, en lui promettant sa bienveillance et son appui.

Geneviève seule murmurait.

— Quelle ignorance ! disait-elle : M. Martin ne sait pas seulement ce que c'est qu'un Voltaire; et voilà l'homme auquel on confie l'éducation de la jeunesse !

On lit dans un journal de la Champagne : « Par suite des débordements de la Saône et du Rhône, la *Marne* vient de sortir de « son lit. »

N'est-ce pas le cas de dire que le rédacteur de cet article a tout à fait perdu la carte ?

HUBERT DE ST-USAGE.

HISTOIRE D'UN FAIT DIVERS.

On lisait dans le *Constitutionnel* d'hier : Une femme simplement vêtue et tenant à la main un sac à ouvrage, dit *ridicule*, se présenta à l'hôtel de... Mais j'y pense, si je vous dis le fait divers, je vous coupe l'intérêt à la racine, et ce serait dommage... pour ma prose.

Colombine a laissé son esquif s'en aller où le poussait le doux vent d'amour; le petit dieu malin gonfle la voile, la Fantaisie tient le gouvernail, et la nacelle s'éloigne rapidement de la rive, d'où Léléo la suit tristement du regard en agitant un mouchoir de fine batiste... dernier souvenir de l'inconstante.

Colombine, après quelques heures de traversée, aborde dans un pays qu'elle ne connaît pas : — tout est nouveau pour elle, et c'est à qui de ses deux beaux yeux sera le plus étonné... Le pays n'est pas désert; l'arrivée d'une nouvelle habitante aussi jeune et aussi jolie y cause une certaine sensation, et chacun s'offre à guider ses premiers pas dans un monde dont elle semble ignorer les usages.

Colombine n'a emporté pour ce long voyage qu'un petit sac à ouvrage qui avait appartenu à sa grand'mère, — un *ridicule* renfermant sa vertu. En débarquant elle l'a follement confié à Arlequin, qui depuis a disparu. Peut-être que si Colombine cherchait bien.... mais elle a vraiment bien autre chose à faire, et puis Pandolfe, un vieillard ventru, lui a offert... *son bras* et mis à sa disposition un charmant appartement.

Colombine passe son temps de la manière la plus agréable, — sauf quelques *instants* consacrés à Pandolfe. — A onze heures du matin, Violette, sa suivante, lui apporte au lit son déjeuner; Colombinedaigney mouiller le bout de ses lèvres, et finit par se lever pour se mettre aux mains des camériers, car la promenade est proche.

A trois heures, Pandolfe et Colombine sont en calèche découverte; ils vont au bois, aux courses..... Jamais Colombine n'a été plus jolie, jamais Pandolfe n'a été plus laid.

Colombine voudrait que Pandolfe fasse courir aussi, puisque c'est la mode, et les lauriers de mademoiselle Eularial'empêchent de dormir... Pandolfe trouve que, s'il ne fait pas courir, Madame fait bien assez courir

après elle... et il jette un regard soupçonneux sur tous ces lions, crinières éployées, qui suivent, haletants, la calèche de Pandolfe et sa *fortune*; car Pandolfe est dévoré par la jalousie, — cette gangrène des impuissants.

Mais Colombine s'en moque et lui prouve toujours que c'est folie de la soupçonner; et ce sont, malgré cela, de fréquents orages dans le ciel azuré de son existence.

— Que venait faire ici Arlequin? Il est resté très longtemps, ce me semble.

— Vous êtes un vilain jaloux, et vous ne saurez rien.

Mais Pandolfe renouvelle ses questions, et finit par apprendre qu'Arlequin, ayant perdu son cœur et ne sachant trop où, était venu chez Colombine; on avait demandé à Violette si en faisant la chambre elle n'avait rien trouvé. Sur sa réponse négative, Colombine et Arlequin avaient fureté partout, et ce n'est qu'après de longues recherches qu'Arlequin était parti, moins avancé peut-être qu'auparavant.

Cette explication n'avait satisfait qu'à demi le défiant Pandolfe, et un jour qu'il rencontra Pierrot qui, lui aussi, avait perdu son cœur et ne pouvait le retrouver, il se fâcha tout à fait et *balança* la belle.

Deux ans après, Polichinelle, — tout de noir habillé, — demandait à voir Colombine et lui remettait deux choses : un petit sac à ouvrage et une lettre. Le petit sac avait été le *dernier moment* d'Arlequin qui, pourfendu par Gangiurgolo, s'était écrié en tombant : Pour Colombine ! — Sa main se crispait sur sa poitrine, et on trouva sous son gilet de flanelle le petit sac que Polichinelle, — un des témoins de cet affreux massacre, — s'était empressé d'apporter à l'adresse indiquée.

La lettre annonçait à Colombine l'arrivée de son bonhomme de père. Cassandre avait fait des économies, et s'acheminait bravement vers Paris. — Ai-je dit Paris?... Alors, non! vers la capitale qu'habitait sa fille. Colombine laissa tomber cette lettre avec effroi, et ses yeux se tournèrent tristement sur le petit sac; elle le prit, le considéra longtemps et l'ouvrit, un cri de joie lui échappa : il renfermait le mouchoir que Léléo agitait lors de son départ.

Son parti fut bientôt pris; elle appela Violette, sa suivante, et son valet Trivelin, leur légua quelques petites dettes criardes et un fort joli mobilier, puis disparut n'emportant avec elle que le petit sac dans lequel elle mit un Amour d'abâtre qu'un jour Arlequin et Pierrot, dans une dispute, avaient heurté, et qui, en tombant, s'était cassé les ailes.

Deux jours après, on lisait dans le *Constitutionnel* : « Une femme simplement vêtue et tenant à la main un sac à ouvrage, dit *ridicule*, se présenta à l'hôtel de B***, où on lui donna une chambre : le lendemain, ne la voyant pas paraître et n'en recevant point de réponse, le propriétaire, assisté de l'autorité, enfonça la porte. Un spectacle navrant les attendait là : la femme, simplement vêtue, s'était asphyxiée avec préméditation et succès. » Les trois sous de charbon qui avaient servi à la perpétration du suicide avaient été apportés dans le petit sac, dit *ridicule*.

FIRMIN MAILLARD.

MON COUSIN HUBERT.

Du Parnasse, ô ma muse, abandonne la crête,
Voici venir l'hiver, viens près de ton poète,
Viens réchauffer tes pieds aux tisons de mon feu
Et m'inspirer des chants; car, depuis ton adieu,
J'ai beau, soir et matin, creuser ma pauvre tête,
Il n'en sort rien de bon, rien que de l'eau. Morbleu !
Mon père aurait bien dû me faire un peu moins bête
Et mettre, en me faisant, plus d'amour propre au jeu !
— « Que de méchancetés odieuses et viles !
« Que de maudits cancans dans les petites villes,
« Et dans Langres, surtout ! » me disait mon cousin
En mangeant d'un poulet qu'arrosait un bon vin.
Cela dit, sur la nappe, il remit sa fourchette
Et regarda fumer tristement son assiette.
A l'exemple d'Hubert, je vais me taire aussi :
Hier, sur l'Hélicon, ma muse a pris un rhume;
Elle est fort enrôlée et demande merci;
Messieurs, j'en suis fâché, mais je pose la plume.

Vois combien les œufs frais, Bacchus et les amours
Ont rendu ta voix claire et vibrante, ô ma blonde !
Ça, je voudrais chanter; prends ta lyre où je gronde !
Chantons, jusqu'à demain; muse, chantons toujours !
— « Que de méchancetés odieuses et viles !
« Que de maudits cancans dans les petites villes
« Et dans Langres, surtout ! (me disait donc Hubert.)
« Je rirai de bon cœur, si jamais je vois pendre
« Ces Tartufes fièffés, suppôts de Lucifer,
« Qui déchirent les gens et veulent tout reprendre !
« Quel Molière viendra nous délivrer enfin
« De ces démons pieux, de cette hydre sans fin,
« Des bigotes du jour, pitoyables chrétiennes,
« Contre tout aboyant et chantant des antiennes ! »
A ces mots, il remplit son verre de vin vieux,
Le vida lentement en regardant les cieux;
Puis prenant *dans sa main* un petit pot de crème,
Devant lui, sur la table, *il le posa lui-même*.

Puis, tout en dégustant, il reprit son récit :
— « J'aime et j'ai quarante ans (mon cher parent ceci
« Te fait sourire), j'aime, et d'amour platonique,
« Une vierge au front pâle, au regard poétique,
« Une brune aux doigts blancs, qu'assise au clavecin,
« L'on prendrait, écoutant son chant mélancolique,
« Pour l'une des neuf sœurs, ou pour un séraphin
« Redisant, du Thés-Haut, un céleste cantique.
« Sous son balcon sculpté, je passais chaque jour,
« Arrêtant sur ses yeux de longs regards d'amour.
« Jamais d'impurs pensers ne souillèrent nos âmes
« Quoiqu'en disent encor tous ces cagots infâmes,
« Qui ne comprennent point, tant ils sont corrompus !
« Que l'on désire un cœur, sans vouloir rien de plus !
« Car j'aimais Térésa comme on aime une rose,
« Comme on aime une étoile, un rayon de soleil ! »
— « Cousin, remplis mon verre et parle d'autre chose !
« Ton discours sent l'opium, je tombe de sommeil. »

BROCARD DE MEUVY FILS.

NOUVELLES RUPINODOSOSCOPINAMBOLLES.

PRÉFACE.

Ce matin, mon cerbère m'a *grogné* un roman fantastique digne des loges, roman qu'il m'a fallu essayer pendant une heure mortelle et qu'il compte placer dans un

journal pour tous, où il a, m'a-t-il dit, de fort belles connaissances.

J'ai avalé, et pour cause, cette pillule littéraire sans sourciller :

Je crains d'être flanqué dans la garde nationale et je cherche à m'éclipser.

Le traître sait cela et il en profite.

N'a-t-il pas eu l'aplomb de me proposer sa collaboration pour la *Balançoire* !

« Si elle a jamais besoin d'un coup d'épaule (pour la renverser sans doute) pensez au père Chabraillard » m'a-t-il crié, en descendant l'escalier d'un pas grave et sonore.

Puisque tout le monde se mêle d'écrire aujourd'hui, tâchons de ne pas écrire comme tout le monde et moquons-nous du qu'en dira-t-on.

Les nouvelles qu'on va lire ne portent ni corsets, ni robes montantes. Elles recevront les amateurs en négligé, en peignoir indiscret, et si cela mécontente le public, le public pourra rester chez lui.

Salut et balançoire !

PREMIÈRE NOUVELLE.

UNE FEMME QUI QUITTE

son amant.

La blonde Jenny (ne pas confondre avec Jenny l'ouvrière) aimait le jeune comte Amédée de L.... Amédée était un gentilhomme de belle mine et Jenny, sa maîtresse, une véritable miniature.

Il y avait près de trois ans qu'ils demeuraient ensemble, — et chose étrange, — la lune de miel, loin de diminuer, croissait chaque jour !

Ils sortaient peu et ne s'ennuyaient jamais; ils n'avaient rien à faire et étaient toujours occupés !

A quoi? me demandera-t-on.

A quoi?... Lecteurs qui avez aimé, souvenez-vous et vous devinerez.

Quand, par hasard, ils se promenaient dans Paris, les passants s'arrêtaient pour les admirer; les hommes disaient tout haut : Quelle jolie fille ! et les femmes tout bas : Quel joli garçon !

Mais, c'était peine perdue, nos amants faisaient la sourde oreille, se serraient le bras en hâtant le pas, et lorsque leurs lèvres se tassaient, leurs yeux reprenaient la conversation et causaient d'amour.

Amédée avait loué, rue de la Tour-d'Auvergne, un appartement somptueux et d'une élégance extrême.

La chambre à coucher ressemblait au boudoir d'une petite marquise, le salon à un musée et son cabinet d'études à une bibliothèque ducale.

Homme d'esprit et de goût, il parlait avec enthousiasme de nos grands artistes, comparait Ingres à Raphaël, Victor Hugo à Dante Alighieri, Balzac à Molière, et Béranger à Lafontaine.

Les toiles de GALIMARD et de L'HUILIER lui faisaient hausser les épaules, et les ragouts littéraires de Ponson du Terrail et du docteur Véron lui donnaient des nausées.

Des insomnies fréquentes le tourmentant, pour y mettre fin, il s'était abonné à un journal soporifique : *Le Mousquetaire*; et chaque soir, il en lisait un chapitre ou deux signé MONTÉPIN; ce qui le plongeait souvent dans une léthargie profonde.

Maintenant, revenons à notre histoire; car c'en est une.

L'amour régnait donc dans le nid de nos tourtereaux et rien ne présageait une tempête prochaine.

Malheureusement, Jenny rencontra aux Tuileries, Maria, une de ses amies d'enfance, et le comte, par politesse, invita cette dame à venir les voir.

BROCARD DE MEUVY FILS.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Je ne vous connais point, et je crois que de votre côté vous n'avez jamais eu l'avantage de me voir. — Cependant permettez-moi de vous offrir l'expression de sympathies que m'a inspirées la lecture de votre premier numéro de la *Balançoire pour tous*.

Je suis Français et je m'en glorifie (place Vendôme), mais c'est depuis quelques jours seulement que je foule le sol natal. J'ai passé en Chine une partie de mon existence. — De retour de ce pays, je puis vous assurer, monsieur le rédacteur, que je connais à fond les Chinois (ne vous imaginez pas que je veuille vous enseigner cet ingénieux idiôme, mon intention étant seulement de vous prévenir que les mœurs et coutumes du céleste empire ne me sont nullement inconnues). J'avais reçu de l'une des plus importantes maisons de Paris, la mission de placer sur les rives du Hoang-Ho une énorme cargaison de bandages herniaires. — Vous dire maintenant que je sais ce que c'est qu'un Chinois, serait chose inutile, car vous voyez que j'ai pu les examiner de près.

En passant hier sur le boulevard des Italiens, j'ai aperçu, derrière les vitrines de la librairie nouvelle, le journal dont vous êtes le rédacteur. — Je vous avouerai que j'ai été frappé par l'originalité du titre et bien plus encore par la vignette. — J'achète le journal, je le lis, et aussitôt je prends la plume pour vous faire une proposition qui ne peut manquer de vous sourire : — Faites vos malles, embrassez votre portière, venez me prendre, et tous deux nous nous dirigerons sur Pékin.

Votre but est de balancer, n'est-ce pas ?

Eh ! bien, croyez-moi, laissez là Paris et les Parisiens et nous irons ensemble balancer les Chinois.

L'usage de la balançoire n'est pas aussi répandu en France qu'en Chine; en Chine nous ferons fortune.

Ne repoussez pas mes offres, monsieur le rédacteur, ou du moins acceptez ma collaboration.

Sur ce, j'attends votre réponse.

Votre dévoué serviteur.

EVE DU MY.

rue du Cours.

UNE IDÉE LUMINEUSE !!!

Le portier est un objet de luxe; il existe des maisons qui se passent de portier : *Domus o felices nimium !!!*

L'impôt sur la race canine a diminué le nombre des chiens :

Si l'on mettait un impôt sur les portiers?..

EMILE RICHEBOURG.

A mes voisines.

LA LEÇON.

Fillettes de vingt ans, à l'œil noir et mutin,
Donnent leçon à leur jeune cousin,
Mais l'enfant paresseux, faisant la moue,
Foule son livre au pied, mouille de pleurs sa joue,
Les cousines, pour l'apaiser,
Lui prodiguent mille tendresses,
Et le petit de refuser
Et leurs baisers et leurs caresses :
O sœurs enchanteresses !

Que ne suis-je celui que vous voulez baiser,
Que ne suis-je l'enfant qui vous a pour maîtresses !

B. DE MEUVY.

CANCAN.

Un de nos jeunes vaudevillistes, dont le père jouit encore de ses facultés morales et de ses facultés physiques surtout, faisait la cour à une de nos plus jolies actrices du boulevard.

Dans la chaleur du tête-à-tête, le jeune homme se jette à ses genoux, la presse, la supplie, mais en vain : — Voyons, dit-il, n'avez-vous pas pitié d'un pauvre malheureux ? — Mon cher, répond la spirituelle Mlle X..., je ne puis rien pour vous, j'ai déjà donné à votre père ce matin.

A. DE MEUVY.

M. NOIROT !!!

Nous avons assisté dimanche dernier à une petite soirée musicale donnée par le violoniste Noirot, dans les salons de M. Ledentu.

Ce jeune instrumentiste a dignement interprété les méditations de Bach, et s'est surpassé lui-même.

N. B. Ceci n'est pas une balançoire.

B. DE M.

Pour paraître prochainement :

COUPE D'AMOUR,

POÉSIES

PAR

BROCARD DE MEUVY fils.

SANG DE FEU,

Nouvelles gasconnes,

PAR LE MÊME.

LE BLASON EUROPÉEN,

Galerie des hommes illustres de l'Europe,

Journal historique et littéraire.

par le même.

Le Rédacteur en chef : BROCARD DE MEUVY.